HAL
open science

La complexe captation du sensible

Pascal Fugier

To cite this version:

Pascal Fugier. La complexe captation du sensible. SociologieS, 2012. halshs-01683484

HAL Id: halshs-01683484
https://shs.hal.science/halshs-01683484v1

Submitted on 13 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fugier, P. (2012). « La complexe captation du sensible », *SociologieS*, Grands résumés, La démocratie insensible, URL : http://sociologies.revues.org/3758

Comme le précise d'emblée l'auteur, l'originalité de son ouvrage réside dans le fait que sa sociologie critique du libéralisme se réalise par le prisme de la subjectivité. L'approche se veut donc compréhensive, attentive au sens que les individus donnent à leurs actions, à leur vécu singulier de la modernité libérale ou encore à leur sensibilité, conçue comme « la modalité d'un rapport à soi » et « d'un rapport au monde ». Autant d'aspects qui constituent le registre existentiel de la réalité sociale, lequel tend à être négligé par les sociologies critiques, trop souvent focalisées sur les registres macroéconomique, idéologique ou organisationnel des phénomènes sociaux. Une autre sociologie critique s'avère néanmoins elle aussi « sensible » au sensible, la sociologie clinique. C'est avant tout à partir de ce paradigme que nous discuterons cet ouvrage, pour en soulever autant la portée heuristique que quelques-uns de ses points aveugles.

La thèse critique du libéralisme de Matthieu de Nanteuil affirme que sa bureaucratie, son positivisme et son rationalisme outranciers étouffent et négligent la subjectivité des individus. Ce que nous pouvons traduire dans le langage de l'analyse institutionnelle par la mise en suspens ou le refoulement (la mise à l'écart) de leurs capacités *instituantes* ou encore de leur *empowerment* (leur pouvoir d'action). En s'inspirant de l'actionnalisme tourainien, Matthieu de Nanteuil défend quant à lui que la prise de contrôle des individus de leur propre « historicité » constitue le principal enjeu des luttes collectives dans lesquelles ils s'engagent et par lesquelles ils font, défont et refont le droit et la politique de *leur* société, parfois « au péril de leur vie ». Mais ce sont davantage des « classes objets » qui se trouvent aujourd'hui instituées, dont la subjectivité est réduite à leur objectivation, pour reprendre l'analyse que Pierre Bourdieu a effectuée de la paysannerie au milieu du XXème siècle et qui semble bien s'appliquer à la masse anonyme des citoyens, réduits au statut d'opinion et d'« ayant droit », mis au service des biens (*i.e*. du Capital). Cela selon un procédé dialectique de réification et de chosification bien connu des sociologues marxiens et relevé par l'auteur, le rapport entre sujet (auteur, producteur) et objet (produit) se trouvant inversé (puisque « la tradition libérale fait du sujet humain un simple objet au service d'une logique de calcul ou de pouvoir »).

Si c'est à partir d'une « démarche phénoménologique » que l'auteur développe son analyse critique de la modernité libérale, d'autres points de vue théoriques et d'autres démarches de recherche confortent voire renforcent sa thèse. En effet, pour rendre compte de la « violence de l'objectivation » opérée par l'économie et la politique libérales et ses effets « déshumanisants » sur les individus, nous pouvons mobiliser, comme nous l'avons fait plus haut, la conceptualité de l'analyse institutionnelle (et nous référer à la dialectique de l'institué et de l'instituant), de même que celle du structuralisme génétique bourdieusien (concernant les conditions sociales d'émergence d'une « classe objet »). Et nous pouvons y ajouter les « boîtes à outils » que constituent les psychologies et sociologies cliniques, explorant elles aussi les processus d'intériorisation et d'incorporation de cette « violence de l'objectivation » ou « violence symbolique ». Les contributions de Nicole Aubert, Eugène Enriquez, Vincent de Gaulejac ou encore Fabienne Hanique ayant notamment l'intérêt de décloisonner la sociologie et la psychologie, en explorant les modalités sociales *mais aussi* psychiques par lesquelles l'idéologie gestionnaire et l'organisation managériale s'intériorisent sous la forme de « systèmes paradoxants » (Gaulejac, 2011), en mettant la subjectivité des individus « au service des biens » (nous empruntons ici l'expression à Jacques Lacan, dans sa critique du « discours capitaliste »). La définition de la subjectivité gagne alors en substance et ne se trouve plus réduite, comme le propose Matthieu de Nanteuil, « au lieu d'une indépassable singularité » liée aux expériences sensibles des limites induites par notre corporéité (« la limite de la sexuation et celle de la mortalité »). À la différence de la phénoménologie socio-anthropologique prônée par l'auteur, concevant donc la subjectivité comme le lieu d'expériences sensibles de soi et du monde dont « se coupe » la modernité libérale (au nom d'une supposée « pensée objective »), la sociologie clinique conçoit *aussi* la subjectivité comme le lieu de contradictions *proprement* psychiques (entre pulsions de vie et pulsions de mort, forces de liaison et forces de déliaison, entre différents registres et instances psychiques comme l'idéal du moi [registre symbolique] et le moi idéal [registre imaginaire], etc.). Contradictions psychiques qui peuvent être en interaction avec les contradictions sociales. Aussi, si les contradictions sociales que relèvent l'auteur concernant la modernité libérale (entre le singulier et le général, l'abstrait et le concret) manifestent l'oubli ou la mise en suspens des expériences sensibles des individus, la sociologie clinique complexifie cette conception somme toute *formelle* de la subjectivité. Car cette dernière demeure en quelques sortes une « boîte noire » tant qu'on ne s'intéresse pas concrètement à ce qui se structure, se déstructure et se restructure à travers ces expériences sensibles d'un

« corps fini, sexué et mortel ». La sociologie clinique extrait de cette « boîte noire » sa logique dialectique, elle donne à voir la vie souterraine de la subjectivité, terrain de contradictions qui lui sont propres (et non pas réductibles aux contradictions de la modernité sociale) et qui sont loin d'être totalement « mesurables », « rationalisables », « manipulables », « objectivables » par la « pensée objective », si chère à la modernité libérale, comme le démontre parfaitement l'auteur. La thèse de Matthieu de Nanteuil se trouve donc ici à la fois critiquée et renforcée. La singularité des expériences vécues qui fondent notre subjectivité est plus que jamais réaffirmée, mais c'est son approche formelle de la subjectivité qui est critiquée. La démarche clinique se met bien plus près du vécu des individus, ses outils et dispositifs d'intervention permettant de faire advenir cette subjectivité niée ou déniée par la modernité libérale (tels les sociodrames, les dessins et les arbres généalogiques élaborés par des groupes d'implication et de recherche au sein de l'Institut international de sociologie clinique par exemple).

Les problématiques de recherche et méthodologies cliniques sont propices pour rendre compte de ce qui est refoulé ou abstrait des subjectivités et de la manière dont se déroule ce processus d'abstraction au niveau intrapsychique. En effet, le paradoxe de l'ouvrage est de demeurer à un niveau d'abstraction assez élevé, alors qu'il vise précisément à critiquer ce formalisme libéral « insensible au sensible ». Certes, la subjectivité est l'objet d'un travail du concept des plus rigoureux et on appréciera notamment la définition du sensible comme « la modalité sous laquelle chacun est aux prises avec une réalité charnelle qui à la fois lui échappe et lui commande d'agir ». Mais comment se manifeste et comment rendre compte de la subjectivité des individus ? De leur singulière sensibilité ? De leur réalité charnelle et de la connaissance « par corps » de soi et du monde qui en découle (processus d'incorporation du réel qui, dans le lexique bourdieusien, sera conçu à la fois comme une contrainte et un principe générateur d'actions) ? Comment rendre compte de cette subjectivité, de cette connaissance par corps, qui fait l'économie du concept et plus largement de l'intellect (« L'idée de subjectivité induit un rapport au monde qui échappe à la seule médiation du concept – ou, de façon plus large, à la seule médiation de l'activité intellectuelle ») ? Autant d'éléments qui sont à la fois provoqués et analysés dans le cadre des séminaires d'intervention des sociologues cliniciens et des groupes d'implication et de recherche qu'ils animent.

Certes, l'auteur explicite le « processus d'abstraction réelle » par lequel des sujets sont transformés « en choses » et privés du contrôle de leur

historicité, à savoir la division capitaliste du travail. Si des individus sont pour ainsi dire dépossédés de leur capacités instituantes, c'est parce qu'il y a tout d'abord une séparation et des rapports sociaux de domination et d'exploitation entre différentes classes sociales (cantonnant essentiellement certains individus à des tâches d'exécution, comme les caissières étudiées par l'auteur, tandis que d'autres ont avant tout une fonction d'encadrement ou de direction). La classe dirigeante (élus politiques, dirigeants d'entreprises) se réservant le pouvoir de contrôler l'historicité des individus, réduits au statut de « simples citoyens » au sein de la sphère politique et de simples « travailleurs » au sein de la sphère économique. Et c'est cette classe dirigeante qui opère cette « violence de l'objectivation », en catégorisant les individus, en administrant, en rationalisant mais aussi en désingularisant leur parole, leur vécu. En transformant des individus en « classe objet », Matthieu de Nanteuil, bien que mobilisant le concept de « violence symbolique », ne semble pourtant pas faire référence à l'analyse critique que Pierre Bourdieu réalise de la délégation politique et des différents « porte-parole » (parlant « au nom » des autres et les dépossédant du même coup de leur propre subjectivité). De même, il nous semble que l'auteur n'est pas très éloigné de la visée de certaines recherches-actions quand il expose sa « critique sociale » et souhaite que les individus s'appuient sur leur « expérience vécue pour questionner, déconstruire les modes de division du travail qui sous-tendent l'illusion transcendantale de la pensée objectivante ». Il nous semble en effet que la principale raison d'être de bien des recherches-actions consiste précisément à constituer un cadre permettant non seulement de faire surgir un vécu singulier mais aussi une réflexivité (à partir de la mise en mots et du partage de ce vécu), apte à déconstruire et faire défaillir la réification et la chosification de toutes les formes et structures instituées au sein des différentes sphères sociales (économique, politique, culturelle, familiale…). Le surgissement d'une telle réflexivité critique (provoquée par le cadre de la recherche-action) remet en question la division du travail qui assigne à tant d'individus un simple rôle d'exécutant ou « d'ayant droit ». On peut aussi traduire cela, avec Cornelius Castoriadis, par le passage de l'hétéronomie à l'autonomie, ou encore nous référer à toute la théorie marxienne du fétichisme (à laquelle l'auteur aurait peut-être pu se référer de manière plus explicite dans la présentation de son ouvrage).

Matthieu de Nanteuil met parfaitement en évidence le fait que la division capitaliste du travail exerce, outre une violence de l'objectivation, une « contrainte d'indifférenciation », qui elle-même est intériorisée par les agents d'exécution, auteurs d'une « violence d'indifférence » à l'égard de leurs pourtant fidèles « clients ». La théorie de la communication de l'École

de Palo Alto pourrait ici soutenir le propos de l'auteur, de même que sa reprise par Vincent de Gaulejac, afin d'identifier la « tension » dans laquelle sont enfermées les caissières étudiées par Matthieu de Nanteuil, entre l'injonction à nouer des liens singuliers avec chaque client et celle qui consiste à constamment accroître la rentabilité de leurs actes professionnels. Car c'est bien à une « injonction paradoxale » à laquelle se trouve ainsi confrontées ces employées, sommées de répondre à ces deux injonctions pourtant incompatibles et sans pour autant être autorisées à les discuter (ce qui les conduit à intérioriser cette contrainte organisationnelle qui peuvent entraîner un clivage de leur moi). Le mal-être de ces employées étant d'autant plus prégnant qu'elles doivent faire « comme si » on peut répondre aux deux injonctions, soit donner l'illusion d'un lien singulier avec chaque client tout en se pliant aux impératifs de productivité de l'entreprise qui nécessitent par conséquent une certaine standardisation de chaque acte de travail, qu'il soit de l'ordre de la production ou de la relation humaine. On peut ici prendre un exemple issu de l'ouvrage collectif *La France invisible* (Beaud, Confavreux & Lindgaard, 2006), concernant le personnel des magasins Sephora. On y trouve notamment un magnifique condensé de la rhétorique managériale que la direction impose à ses employés grâce au témoignage d'Elsa, qui travaille à mi-temps au magasin Sephora des Champs Elysées à Paris :

« *Le jour de mon embauche, on m'a donné une liste de phrases, on m'a dit de les apprendre par cœur et de les dire à chaque fois. On doit donc dire systématiquement : "Bonjour, monsieur, vous avez trouvé ce que vous voulez ?". Et c'est ridicule, parce que le client derrière il a entendu et celui qui est deux fois derrière il a aussi entendu, mais on doit quand même répéter. C'est censé améliorer l'image de l'accueil, personnaliser la relation au client, en fait ça devient l'usine, c'est aussi mécanique. Et c'est fatiguant de crier des phrases débiles et prémâchées : "Vous voulez que je vous adresse à une conseillère ?", "Si vous désirez des échantillons, il faudra vous adresser en rayons", "Merci de votre visite, au plaisir de vous revoir". Bon, évidemment, quand les responsables ne sont pas là, on ne les dit pas* » (Elsa).

Transparaît dans ce témoignage la duperie, le simulacre auquel est contrainte Elsa, en tant que « conseillère de qualité » chez Sephora, donnant l'illusion d'une relation personnalisée avec chaque client alors qu'elle s'avère en fait totalement indifférente à leur singularité, toute son attitude face au client étant intégralement codifiée. Son discours n'est pas une parole, mais un script, une rhétorique managériale « remâchée » à partir d'une liste de phrases-clés, tout droit sorties de l'esprit d'une agence

de marketing. Et « la figure du client », supposé roi, n'est qu'un « visage au travail abstrait », pour reprendre les propos de Matthieu de Nanteuil en référence à Karl Marx. Le client est le représentant imaginaire du Capital et de sa logique d'accumulation. Cette rhétorique professionnelle structurant « la relation humaine » entre le vendeur et le client en reproduisant autant de « stéréotypes sexués » que le script des séries B.

La reconnaissance de « la diversité des engagements subjectifs » des individus (en tant que travailleurs ou citoyens), Matthieu de Nanteuil la retrouve dans le monde de l'économie solidaire et particulièrement dans les activités consacrées à l'encadrement de la petite enfance et des personnes âgées. Monde que l'auteur distingue du secteur marchand, sa standardisation et ses régulations étatiques. Cela dit, on peut se demander si ce secteur n'est pas lui aussi « contaminé » par l'idéologie managériale et l'impératif de performance et d'accumulation du capital, quand bien même cela est dénié par ses salariés et bénévoles. Pensons notamment aux répercussions idéologiques mais aussi organisationnelles de l'obtention et du maintien de certaines subventions au sein des associations, coopératives, fondations et mutuelles de l'économie sociale et solidaire. Leur gestion est alors soumise à des évaluations et auto-évaluations basées sur des « indicateurs de performance » ainsi que des « critères d'efficience » et « d'utilité publique ». Moyennant quoi elles ne semblent pas échapper à leur mise en concurrence ainsi qu'à la dégradation des salaires et conditions de travail (ce que les salariés de l'association Emmaüs ont dénoncé lors de leur mouvement de grève en 2010 par exemple), ni aux affres du précariat (nous vous renvoyons à ce propos aux contributions de Matthieu Hély, par exemple Hély, 2009). Aussi « la revalorisation des rapports de proximité », la « logique du don/contre-don » peuvent être de l'ordre de la duperie et du simulacre. C'est du moins une hypothèse qui mériterait d'être explorée que de se demander si le secteur de l'économie solidaire est ou non réapproprié par le système capitaliste plutôt que d'en constituer une véritable alternative. Si nous partageons avec Matthieu de Nanteuil l'espoir de voir l'économie solidaire « s'étendre à l'ensemble de la société » et ainsi contaminer « le marché », on est en droit de se demander si ce n'est pas au contraire le marché qui est en train de contaminer les sphères non marchandes et notamment l'économie dite sociale et solidaire.

Bibliographie

BEAUD S., CONFAVREUX J. et J. LINDGAARD (dir.) (2006), *La France invisible*, Paris, Éditions La Découverte.

GAULEJAC DE V. (2011), *Travail, les raisons de la colère*, Paris, Éditions du Seuil.

HELY M. (2009), *Les Métamorphoses du monde associatif*, Paris, Presses universitaires de France.